

PRÉAMBULE-VESTIBULE

Écrire le scénario d'une maison présuppose que cette maison appelle au récit : franchir le seuil de la *Maison* de Marie-Ange Guilleminot, c'est effectivement partager les excursions mentales de l'artiste, les climats affectifs, les didascalies domestiques. Mais c'est aussi toucher, sentir, caresser, manipuler certains matériaux constructifs : la *Maison* dont il est ici question propose une expérience sensible et psychologique de l'espace qu'elle dessine, elle est à la fois bâtiment cérébral, lieu de vie et de recherche où les œuvres se définissent en dialogue avec le public.

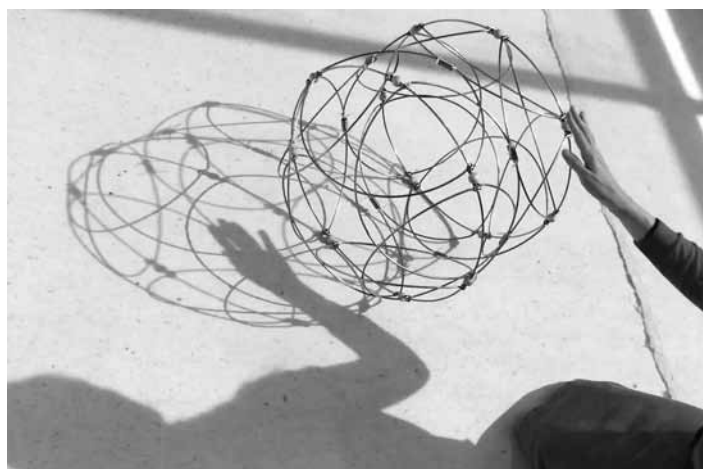
La *Maison* ne correspond pas stricto sensu à la définition d'une œuvre d'art dans la mesure où elle décrit une forme *conceptuelle, habitable et fonctionnelle*. La *Maison* se situe donc à la croisée des chemins où se rencontrent l'installation, la sculpture, l'espace d'exposition et l'architecture.

BIENVENUE

Bienvenue, donc, dans cette exposition en forme de *Maison* à la destination ouverte, privée et publique, lieu intimement domestique et lieu où l'on peut aussi proposer, recevoir, exposer. Potentiellement, cette *Maison* est aussi un magasin, une bibliothèque et un musée. L'alliance de ces multiples fonctionnalités en fait la singularité et la qualité : avec l'ambition d'atteindre la polysémie spatiale la plus riche possible.

VESTIAIRE

Iko, 2009 / Meuble japonais, *Iko* est un portant à kimono, ici traité en bois et repris dans sa structure traditionnelle. Démontable en sept morceaux (deux pieds, une grande barre rectangulaire pour les unir, deux montants verticaux, une barre horizontale au milieu, une autre en haut, et quatre chevilles), cette construction légère fit déjà l'objet de recherches de la part de Marie-Ange Guilleminot, très marquée par la culture japonaise, ses rites quotidiens et son habitat. Ici, *Iko* suggère l'idée du vestiaire et fait aussi office de paroi textile. Une manière simple de réfléchir au cloisonnement souple de l'espace, dans l'habitat japonais traditionnel ou partout ailleurs.



SYNOPSIS

C'est l'histoire d'une maison « sur mesure pour tout le monde ». L'espace pensé ici dépasse les projections et fantasmes individuels de l'artiste : il est conçu pour s'adapter et évoluer au gré de la vie de chacun, il est montable et démontable, modulable et transformable. Il s'inspire de la maison japonaise traditionnelle dont les pièces étaient polyvalentes. Seules les pièces ayant une fonction invariante y étaient nommées : la cuisine et la salle de bain. Les autres pièces s'utilisaient selon les circonstances. Leur office était multiple, leur usage fluide.

Cette *Maison* est également vécue comme une aventure technologique : sa construction singulière implique une réflexion poussée sur la nature et le comportement des matériaux qui la composent. L'artiste axe ses recherches sur des matériaux légers, elle part de matériaux existants pour en proposer une revisitation ou un détournement contemporains, elle explore aussi des matériaux de pointe. Marie-Ange Guilleminot nourrit ainsi une réflexion autour d'une *Maison* « haute couture », à l'opposé toutefois de toute approche clinquante ou ostentatoire. Chaque détail, chaque objet indispensable à la maison est « essentialisé » et conçu avec la plus grande attention, souvent en collaboration avec un artisan d'art.

En corollaire, s'esquisse l'univers d'une maison de soin et de protection. Au-delà des mariages techniques entre tradition et contemporanéité, l'artiste hybride les usages et coutumes liés à la maison dans différentes cultures. La maison japonaise, la maison grecque, la maison africaine, la maison égyptienne... L'enjeu serait d'habiter poétiquement cette maison, au travers de gestes d'entretien ou de rituels pouvant être menés les yeux fermés. Comment trouver des formes dans l'espace auxquelles correspondraient des conduites, c'est-à-dire des formes dans le temps ? Quels objets, sous une forme sensible, énonceraient la relation corporelle et spirituelle, écologique et symbolique de l'homme avec le monde ?

Dans cette réflexion entrent plusieurs « motifs » à revisiter : le lieu d'eau (hammam, sauna, pédiluve), le lieu du feu (à l'instar de l'*irori*, foyer creusé dans le sol autour duquel la famille japonaise se rassemble pour manger), le lieu de l'air (ou plus exactement de la légèreté, celle des éléments mobiliers, le paravent modulable, le tatami...). L'artiste imagine également une pièce de silence où l'on éprouvera la même sensation que dans une grotte ou dans le désert ; un lieu où l'on entend les bruits de son corps, battre son cœur, avec l'hypothèse d'utiliser pour sa construction des parpaings de feutre (*Le Livre de seuil*). Enfin, Marie-Ange Guilleminot souhaite faire entrer intérieur et extérieur dans une relation dynamique qui est souvent absente de notre civilisation des murs. Peut-on concevoir une maison sans jardin, même symbolique ?

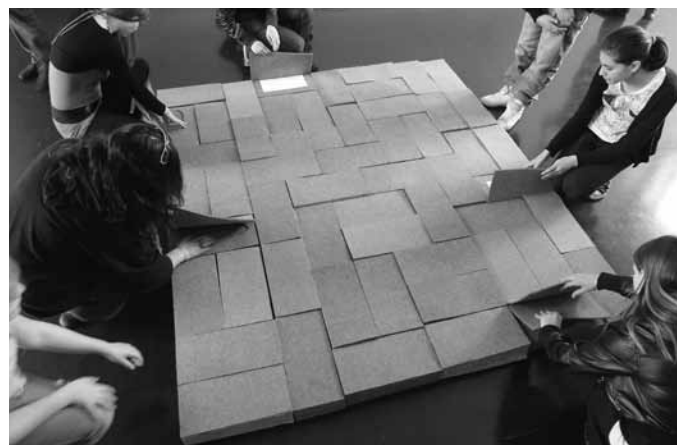
OPÉRATION MÉTAMORPHOSE

Le Salon de transformation, 2015 & *Lotus*, 2015 / Depuis 1997, Marie-Ange Guilleminot décline différentes versions d'une installation nommée *Le Salon de transformation*. Espace social matérialisé au sol par une surface variable, il est conçu comme un lieu de rencontres propice à différents types d'actions et d'interrogations. À Venise, *Le Salon de transformation rouge* questionnait le rapport de l'art et du commerce. À Tokyo, de couleur blanche, il était une invitation à engager un travail de mémoire. Dans l'exposition *Destine-moi une Maison*, il se matérialise en feutre de laine blanc, découpé spécifiquement aux mesures du *Lotus*, structure légère de 280 cm de diamètre, qui rappelle le dôme géodésique de Buckminster Fuller.

Le Salon de transformation s'est donc lui-même transformé pour devenir le manteau d'architecture du *Lotus*.

Ici décliné à l'échelle du corps imaginé par Le Corbusier (soit 2,26 m, la longueur d'un homme debout avec le bras levé), *Lotus* est une architecture pénétrable. Conçue en métal et perles de bois sur le modèle des mandalas tridimensionnels, arceaux articulés que l'on métamorphose en les manipulant, cette sphère réticulaire porte en elle une histoire universelle. Pour les Hindous, elle symbolise la transformation incessante de l'univers, du microcosme au macrocosme, et représente en miroir la psyché de l'homme ; mais on retrouve cette structure dans la nature (la fleur de lotus ou le flocon de neige) et au sein de nombreuses cultures : comme dans les rosaces chrétiennes, présentes dans les vitraux d'églises. Elle évoque surtout la grande famille des objets convertibles créés par Marie-Ange Guilleminot, des objets habités par l'idée du nomadisme, du montage/pliage/démontage, et de la pratique à plusieurs. Tour à tour terrain de jeux, scène ou laboratoire, *Le Salon de transformation* couplé au *Lotus* suggèrent discrètement la recherche d'une délimitation de soi, et comment cette délimitation s'incarne dans un espace domestique non-figé : un monde en mouvement.

Destine-moi



LE TEMPS D'UNE VISITE

La Montre blanche, 1999 / Après le passage de la bombe atomique « Little Boy » à Hiroshima, de nombreuses montres ou horloges blanchies par le feu atomique ont été retrouvées qui indiquaient l'heure de l'explosion : huit heures et quinze minutes. *La Montre blanche* de Marie-Ange Guilleminot est conçue à partir d'un modèle standard proposé par un fabricant, et réalisée selon les indications suivantes : sur le cadran, deux traits noirs indiquent 8h15, lorsque les aiguilles blanches de la montre se superposent à ces traits le temps disparaît. Au dos est gravé 6 aug. 1945 / 6 aug. 1999. Aucun nom de marque ne figure sur la montre. Dans l'étui de présentation est joint le texte de Pierre Giquel, *Le Vol blanc*. Conçue à la fois comme une œuvre et comme un objet d'usage courant, c'est « un mémorial portable ». *La Montre blanche* est portée par la personne chargée de présenter l'exposition.

Brique, 2009 & *Le Livre de seuil*, 2011 / Inspirée par les traditions japonaises où pour franchir le seuil d'une maison le visiteur doit se déchausser, l'artiste a imaginé un objet hybride – à la fois chaussure, livre et élément de construction architectural. De la dimension d'un parpaing, *Le Livre de seuil* est en feutre de laine gris, textile non-tissé, puissant isolant phonique et thermique. Lorsqu'on soulève la couverture du livre, on découvre une étiquette volante avec mode d'emploi, un texte de Philippe Bonnin (*De la fragilité du seuil, si intense qu'il soit*) mais aussi 12 feuilles pré-découpées avec des semelles dans six tailles différentes, centrées dans la feuille et classées de la plus grande à la plus petite. Une fois les semelles détachées, elles sont transformables en tongs par un geste très simple. Lorsque le livre est vide, il évoque un petit théâtre antique – étymologiquement, un lieu pour voir, entouré de gradins adossés au relief naturel. Cette architecture en creux se doublerait d'une architecture devenue corps, habitée par l'Homme accueilli pour franchir ce seuil, physique comme métaphorique : *Le Livre de seuil* est l'objet qui délimite la maison mais qui contient aussi en ses pages le sésame qui permet d'en franchir la porte. Bien plus qu'un livre, *Le Livre de seuil* est le lieu d'une expérience individuelle, où s'entrelacent ainsi corps et matériau, espace domestique et espace d'exposition. À l'issue de l'expérience, il est possible de remettre les tongs à plat et de les ranger à nouveau dans le livre à leur place d'origine. L'artiste accompagne cette édition d'une œuvre éphémère et fragile : *Zori*, la sandale traditionnelle japonaise, évoquée ici dans la découpe d'une feuille de magnolia, version découverte au musée de la préfecture d'Hiroshima.

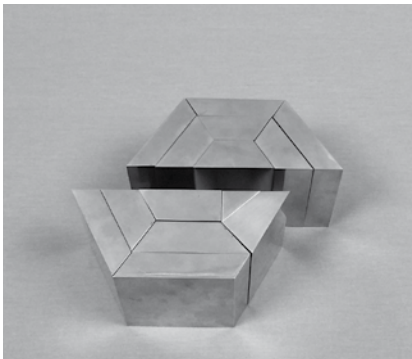
JARDIN INTÉRIEUR

Le Paravent, 1997 & La Maison de thé, 2007 / Présentées sur deux grandes tables disposées dans l'exposition, les œuvres **Le Paravent** et **La Maison de thé** renvoient l'une et l'autre à une idée spécifique de l'architecture, qui intègre le jardin comme élément fondamental.

Structure dodécagonale construite à l'échelle du corps, **Le Paravent** devient tour à tour salon de massage, rucher puis espace de mémoire. Décliné à l'échelle des bras, en teck et inox, il demeure petite architecture en soi, organisée ici autour d'un oranger : une approche de l'espace où il est question de passages, d'îlot de méditation mais aussi de circulation entre intérieur et extérieur, de légèreté structurelle et de transmission d'émotions.

Quant à **La Maison de thé**, elle incarne l'une des nombreuses mises en abyme de la *Maison* qui peuplent cette exposition-gigogne : « En 2007, j'ai étudié les maisons japonaises qui se trouvent dans le Jardin Albert Kahn et particulièrement la maison de thé. La maquette réalisée de cette petite architecture m'a permis de concevoir un projet de maison de 20 m² pour abriter une collection. Chaque pièce de la maison est redéfinie par rapport à son usage jusque dans les moindres détails. L'ensemble des "sculptures d'usage" que j'ai créées depuis 1992 y ont leur place. Je conçois cette maison comme une œuvre pour y vivre, comme un lieu expérimental et en constante évolution. » Cette maison japonaise s'ouvre aussi sur un arbre à agrumes – un citronnier.

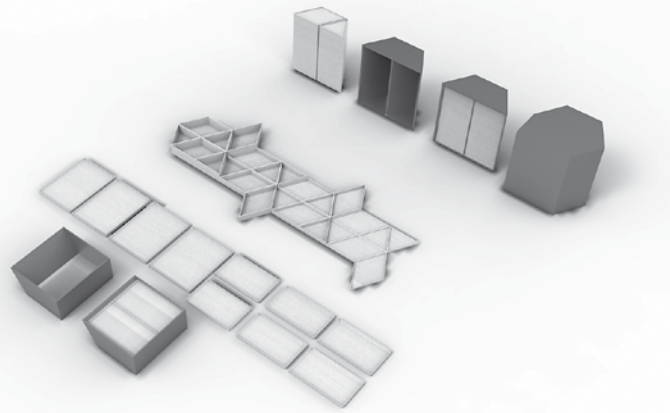
L'Objet étalon, 2013 / Quatorze éléments façonnés en laiton s'assemblent pour constituer un objet dont l'échelle est celle de la main. Ludique, il se prête à l'infini aux manipulations et combinaisons formelles, et peut aussi se fermer (il prend alors l'aspect d'un hexagone). Ce jeu de construction se réfère à la sculpture-meuble spirale, présentée pour la première fois en 2012 à la Villa Savoye : haute de 0,86 m, sur la base du *Modulor* de Le Corbusier, elle permet, en configuration fermée, d'offrir une surface qui peut servir à poser ou consulter des livres. Par le déploiement de la spirale segmentée en quatorze éléments, la sculpture-meuble révèle sa structure interne et son contenu : une bibliothèque. En métrologie, l'objet étalon matérialise une unité de mesure et sert de référence pour l'étalonnage d'autres objets ou instruments : les recherches de Marie-Ange Guilleminot la mènent souvent à réfléchir cette question de l'échelle et de la mesure, toujours en rapport au corps. Enfin, **L'Objet étalon** et le meuble spirale renvoient à une organisation formelle naturelle : de la crosse de la fougère à la coquille de l'escargot, de la forme de certaines galaxies à la coquille du nautilus, cette sculpture témoigne de ses affinités profondes avec le monde organique comme avec l'univers mathématique (le nombre d'or, la suite de Fibonacci...).



une Maison

INVITATION AU VOYAGE

La Malle de voyage, 2014 / Meuble apparu au XI^e siècle, la malle a toujours accompagné l'Homme lors de ses déplacements. Inspirée par ce compagnonnage millénaire, Marie-Ange Guilleminot imagine **La Malle de voyage**, sculpture modulaire réalisée en bois de sycamore et protégée d'une enveloppe en feutre. Cette sculpture est constituée de deux éléments dans lesquels viennent se glisser quarante plateaux-tiroirs. **La Malle de voyage** est aussi un dispositif de présentation, démonstration, un espace de lecture. Fermée, c'est une sculpture, une boîte, un socle. Dans une partie de ces plateaux, déployés dans l'espace de La Chapelle Jeanne d'Arc, Marie-Ange Guilleminot installe un ensemble de documents : textes de références, livres d'artiste, essais, échantillons de matériaux prélevés dans la région ou au-delà, photographies... Chaque élément ouvre une piste de réflexion, et nourrit l'imaginaire de la *Maison*. L'espace de la domesticité est ici physique autant que mental, et l'artiste manipule ces objets de référence jusqu'à leur inventer un rythme de cohabitation, une interaction singulière. Rassemblés, tous ces fragments racontent une *Maison* intensifiée, peuplée d'objets à la profonde qualité de présence, qui évoquerait presque *La Maison des feuilles*, roman labyrinthique de l'américain Mark Z. Danielewski, une maison dont l'espace, soumis à des lois non euclidiennes, est plus grand à l'intérieur qu'à l'extérieur.



Voici quelques références de ce vaste corpus :

Autoprogettazione (Auto-conception) est un livre conçu en 1973 par l'artiste, théoricien et designer italien Enzo Mari. Membre du mouvement « nouvelle tendance » et figure de « l'anti-design » des années 60, ce dernier s'est attaché à rendre l'art du mobilier accessible au plus grand nombre. Ainsi, l'idée d'*Autoprogettazione* était de publier des dessins et des plans de meubles à réaliser soi-même (principe du *Do It Yourself*) à moindre coût afin d'aménager entièrement son intérieur en deux jours. Enzo Mari précise : « J'ai pensé que si les gens étaient encouragés à construire de leur main une table, ils étaient alors à même de comprendre la pensée cachée derrière celle-ci. »

Marie-Ange Guilleminot présente Absalon, *Cellules*, 1992 / Ce projet se réfère au travail d'Absalon, qui entre en résonance avec l'univers de Marie-Ange Guilleminot : « Entre sculpture, design, architecture et urbanisme, les cellules d'Absalon – uniformément recouvertes d'une couche de peinture blanche, ce blanc qui évoque la neutralité, la réflexion, la méditation – jouent sur une combinatoire d'unités modulaires pour imposer l'idée de clôture spatiale et de suspension temporelle. Leurs extension et ré-agencement transforment successivement de simples boîtes d'apparence hygiéniste en *Cellules* puis en *Propositions d'Habitation*, lieux de réclusion parfaitement fonctionnels. Les constructions ambivalentes opèrent alors comme prétextes à une exhibition d'un quotidien discipliné (dormir, se nourrir, se laver, réfléchir...) par l'ergonomie irréprochable de ces "machines à habiter", telle qu'Absalon la démontrait dans ses films vidéo. » François de Banes Gardonne

Construis toi-même l'espace où tu vis, relevé de la maquette de la maison de Lygia Clark, musée des beaux-arts de Nantes. / Étudiée et prise en image par Marie-Ange Guilleminot et Helmut Batista, cette maquette de l'artiste brésilienne Lygia Clark est ainsi décrite par elle-même : « La maison serait faite en toute simplicité, et j'ai alors envisagé d'en concevoir le projet moi-même. J'ai donc fait un dessin, sur lequel figurait un noyau fixe autour duquel s'effectuait la circulation pendant le jour, et la nuit on isolait quatre pièces. Avant que la maison ne prenne corps, j'ai été obligée d'abandonner le projet, car ils avaient modifié les conditions de vente du terrain. [...] puis j'ai eu une nouvelle opportunité de construire une maison de campagne et j'ai alors repris à mon idée première. À ce moment-là, l'aspect dynamique de mon expérience professionnelle qui avait orienté la conception des Bichos, vint automatiquement s'incorporer à la conception de la maison. Aussi l'idée primitive fut-elle modifiée, et maintenant, l'intérieur comme l'extérieur de la maison sont complètement dynamiques. »

Le Jardin de La Vallée en Creuse de Gilles Clément / La Vallée est le nom donné à un terrain acheté en avril 1977 dans la Creuse, vierge de toute maison. Pendant deux ans, Gilles Clément s'est fait maçon. « L'aventure de la construction constitue une parenthèse dans une histoire plus générale : celle du jardin. Expérience rude, fondamentale : comment habiter le jardin ? Quel jardin habiter ? » Ainsi qu'il le décrit, ce territoire d'expériences est « un jardin mêlant nature et artifice, espèces indigènes et espèces exogènes, où naît en 1980 le principe de "Jardin en mouvement". Toute la maintenance est orientée de façon à maintenir ou enrichir la diversité biologique, à sauvegarder la vie en faisant le plus possible avec, le moins possible contre. » Dominique Truco. *Le Jardin de La Vallée en Creuse* de Gilles Clément rencontre l'œuvre *Le Hamac en dentelle*, conçue par Marie-Ange Guilleminot. Ce hamac composé de motifs de toiles d'araignée tissé en soie grège (qui sort directement du cocon) fut réalisé par Mylène Salvador Ross à Bayeux : un condensé de délicatesse, qui mime la fragilité sophistiquée des toiles arachnéennes, contextualisé dans un écrin aux allures « naturelles », quoique profondément remanié par l'homme.

Le Cabanon de Le Corbusier « La poésie est un phénomène d'une exactitude rigoureuse », disait Le Corbusier. Le cabanon est bien une application pratique de ses idées, celle du *Modulor* notamment, ce système de mesures directement lié à la taille humaine renouant ainsi avec le Nombre d'Or cher aux bâtisseurs de l'Antiquité. Sa construction associe le bois, ses dérivés (contre-plaqué) et les matériaux industriels (plaques ondulées de fibrociment en couverture). Les façades sont revêtues de dosses de pin imitant des rondins. Une grande attention est portée aux détails. Le volume intérieur est divisé en un couloir d'accès et une pièce unique, carré de 3,66 m de côté. Dans cet espace minimal mais très élaboré, conçu à partir du modèle théorique du plan libre, les fonctions de séjour, de toilette et de repos sont réparties autour d'un vide central réservé à la circulation. La vue exceptionnelle sur la mer, la maîtrise de la lumière, le mariage entre les couleurs vives du plafond et du sol et le ton chaud du bois des parois, l'animation apportée ponctuellement par le décor peint des volets repliables et du couloir, le caractère épuré mais fonctionnel du mobilier, tout concourt à l'harmonie architecturale de l'espace. D'autres réalisations corbuséennes résonnent avec l'œuvre de Marie-Ange Guilleminot : le musée à croissance infinie, ou les objets à réaction poétique. « En lisant le guide de la chapelle du Ronchamp, on apprend que sa toiture, une coque en béton formée de deux membranes, a été inspirée par une carapace de crabe que Le Corbusier avait trouvée des décennies auparavant sur une plage de Long Island et qu'il avait qualifiée d'"objet à réaction poétique". La création de la nature se retrouve ainsi reflétée, ré-imaginée par l'homme qui construit son abri extérieur-intérieur, lieu de culte et de reconnaissance de son existence terrestre et de son désir de trouver l'équilibre et la paix dans l'action et l'inaction : un cadre de recueillement, de réflexion et de méditation. » Michael Welts

LE VÊTEMENT, UNE PREMIÈRE MAISON

Au sein des plateaux de **La Malle de voyage**, dix éléments rectangulaires accueillent par ailleurs diverses pièces textiles (**Les Patrons**), elles-mêmes parties prenantes d'un ensemble plus vaste, qui révèle l'attachement particulier de l'artiste au vêtement, forte émanation identitaire de celui qui le porte, sublimation sensuelle du corps, interface symptôme de la circulation entre l'intime et le public.

Les Patrons, 2015 sont coupés en Tyvek® blanc, fibre haute technologie non-tissée extrêmement légère : ils préfigurent les dix **Vêtements, 2015** de **La Garde-robe**, 2015 présentés également sous la forme de **Toiles, 2015** en coton écru – la même toile que celle qu'utilisent les peintres. La particularité de cette ligne de **Vêtements**, conçue pour homme et femme à tous les âges de la vie, est de développer des formes uniques et constantes. Cette synthèse formelle combine deux points de vues, le standard et le sur-mesure, et s'inscrit dans le temps sur un mode évolutif : au fil des saisons, les matières sont renouvelées, les ajustements affinés. Cette **Garde-robe** sculpturale est présentée dans une déclinaison-prototype du meuble spirale conçue pour accueillir la collection reconduite chaque année comme une référence. Outre son caractère atemporel, cette « ligne de collections » frappe par ses traits essentialisés et son caractère générique : cape, manteau, robe, jupe, pantalon, et chemisier pour la femme, manteau, costume (veste et pantalon), et chemise pour l'homme sont exposés tels des épures, dépouillées de tout accessoire inutile. Spatialisés dans le meuble ou présentés sur des **Iko**, ces vêtements évoquent discrètement une longue histoire utopique : celle initiée par les constructivistes russes ou les futuristes italiens (Giacomo Balla, Vladimir Tatline, Alexandre Rodtchenko...), qui se sont beaucoup intéressés à la manière dont un artiste pouvait constituer sa propre garde-robe – une approche artisanale de l'objet qu'accompagne toujours une vision politique, plastique et philosophique : dessiner le vêtement pour transformer l'être qui le porte et le monde dans lequel il évolue.

Également présentées dans cet ensemble, les installations **Chaussure/Shoe 1:1, 2000** et **Shoe/Chaussure, 2002** procèdent d'un mouvement similaire : un processus de réappropriation, de distanciation et de réinvention.

En 1998, Marie-Ange Guilleminot choisit 31 modèles dans les collections du musée Bata de la Chaussure à Toronto. « Elle cherche à comprendre l'usage des chaussures sans connaissances spécifiques, et à restituer l'expérience de différents savoir-faire à travers un langage commun puisque, précise-t-elle "c'est toujours un corps qui a défini la forme de ces objets". Confrontant sa méthodologie à celle des conservateurs, l'artiste multiplie les relevés comme autant de variations ; dessins de face et de profil, pesée, report des dimensions, description des couleurs et des matières, frottage sur papier pelure à la surface de l'objet révélant sa forme déployée. » Pierre Leguillon

En marge de ces recherches, elle réalise une série photographique en noir et blanc où chaque chaussure est prise de profil, isolée sur fond blanc monochrome : ces formes abstractisées, où le modèle perd sa valeur d'usage, renvoie vers d'autres référents, un bijou, un bateau, un meuble ou une architecture. Parallèlement, Marie-Ange Guilleminot reproduit certains modèles en résine et aluminium, n'en conservant que le talon et la semelle. Formes-empreintes stylisées, ces petits piédestaux suscitent des postures inédites, des équilibres d'échassier précaires ou de fières surelévations. L'installation **Chaussure/Shoe 1:1** dans son ensemble, qui regroupe dessins, photographies et objets rappelle ainsi ce que suggèrent toutes les œuvres de Marie-Ange Guilleminot : la possibilité offerte au corps et à l'esprit de se reconfigurer.



Centre
d'Art
La Chapelle
Jeanne d'Arc

Cette édition a été réalisée dans le cadre de l'exposition de Marie-Ange Guilleminot, **Destine-moi une Maison**, présentée du 27 juin au 25 octobre 2015 au centre d'art La Chapelle Jeanne d'Arc de Thouars.

– Sophie Brossais, commissaire de l'exposition

– Céline Prampart, Joël Picq, Hélène Jevaud, Frédéric Psaltis, chargés des publics
Anne-Marie Taudière, secrétaire / Laure Coudouet, chargée de la régie et de la diffusion
Loïc Goubayon, logistique

atelier informationCare – Ronan Le Régent / Clémence Antier, graphisme
Eva Prouteau, textes
Photographies : DR

– Le centre d'art La Chapelle Jeanne d'Arc de la ville de Thouars bénéficie du soutien du ministère de la Culture et de la Communication – DR AC Poitou-Charentes, du conseil régional de Poitou-Charentes, du conseil général des Deux-Sèvres, de la communauté de communes du Thouarsais.

– Ce projet a bénéficié des fonds européens FEADER dans le cadre du programme LEADER Nord Deux-Sèvres et du concours financier de la région Poitou-Charentes. Le FRAC des Pays de la Loire, le musée Henri Barré, musée de France sont partenaires de l'exposition.

– Le centre d'art La Chapelle Jeanne d'Arc est membre de d.e.a. / association française de développement des centres d'art et de Cartel, réseau des acteurs de l'art contemporain en Poitou-Charentes.

Remerciements :
Cécile Feilchenfelt, Elise Gay et Kevin Donnot, Carmen Mateos, Benoît Aguelon et François Coffy, Atelier Caraco Canezou, Paule Guérin, Titi Breitfuss, AVF production, Patrick Moreau, Paul Moreau, Michel-Ange Seretti, Matthew Cunningham, Dominique Marchés, Imprimedia, Art mania.
Le service Patrimoine Ville d'Art et d'Histoire et les services techniques de la Ville de Thouars, Christelle Bègue, Sébastien Maurin, Sabine Blugeon, Lydie Chenor, Didier Guillos, Daniel Delabre, Didier Poncet, Sophie Jacomet, Château d'Oiron, CMN, Régis Rouc et Lionel Josselin et tous ceux qui ont accompagné la résidence et la préparation des expositions de Marie-Ange Guilleminot à Thouars.

